

Les Mondes d'Orilonde  
Tome 2

# Les femmes de Tagoresse

Myriam Morand  
[www.feliane.com](http://www.feliane.com)

# GLOSSAIRE

## **[Monde Connu]**

Partie de l'univers qui a été explorée et recensée. Elle regroupe plusieurs milliers de galaxies dont les planètes habitées sont répertoriées selon deux classements prioritaires : le Type et la Catégorie.

**Le Type** désigne la nature de la planète : Type 1 signifie que la planète présente un bon équilibre entre océans et terres émergées. Les autres types désignent les planètes, habitables ou non, de glaces, d'eau, de déserts, de jungles, de volcans, etc.

**La Catégorie**, allant de A à E, ne concerne que les planètes habitées et renseigne sur la qualité de vie globale qui dépend du degré de présence, le cas échéant, des Fléaux Majeurs.

## **[Fléaux Majeurs]**

Nuisances à grande échelle liées à l'activité humaine : guerre, corruption, esclavage, racisme, pollution.

## **[Galaxie Orilonde]**

Galaxie très peu peuplée située dans le Monde Connu et cernée de galaxies inhabitées. Elle regroupe trois planètes habitées qui partagent toutes la même langue (l'orilon) et la même monnaie (le lon).

### **[Toryome]**

Type : 1 – Catégorie : B.

Diamètre : environ 12 000 km.

Configuration : plus de mers que de terres.

Population : 2,1 milliards d'habitants.

Surnom : la Planète des Hommes.

Planète dotée d'un gouvernement unique (contrôlant huit régions semi-autonomes). Société fortement patriarcale.

### **[Okaboka]**

Type : 1 – Catégorie : B.

Diamètre : environ 15 000 km.

Configuration : plus de terres que de mers.

Population : 1,8 milliard d'habitants.

Surnom : la Planète des Femmes.

Planète dotée d'un gouvernement unique (monarchie). Société fortement matriarcale.

### **[Tagoresse]**

Type : 1 – Catégorie : C.

Diamètre : environ 20 000 km.

Configuration : 1 continent unique et 2 mers intérieures.

Population : environ 850 millions d'habitants.

Surnom : la Planète des Chantiers.

Planète partagée entre Toryome (qui occupe les terres) et Okaboka (qui occupe les mers et leurs côtes).

### **[EleK]**

Etre humain capable de produire de l'électricité par la seule force de son esprit. Ce pouvoir se divise en trois Classes selon son degré de puissance :

\* **Classe A** : capable d'assommer ou de tuer un être humain.

\* **Classe B** : capable d'étourdir ou d'assommer un être humain.

\* **Classe C** : capable de transmettre des décharges peu douloureuses à un être humain.

Ce type de pouvoir apparaît entre 17 et 22 ans et nécessite un contact physique pour fonctionner. Les EleKs représentent à peine 1% de la population et sont autant des hommes que des femmes.

### **[Don unique]**

Capacité psychique surnaturelle et exceptionnelle d'un être humain, si rare qu'elle est qualifiée de don unique. Les dons uniques apparaissent généralement après l'adolescence.

### **[Ordinaire]**

Etre humain standard, sans pouvoir psychique. Les Ordinaires représentent, bien sûr, l'essentiel des populations d'Orilonde. Ce terme n'a aucune connotation péjorative.

# PROLOGUE

Il y a des siècles, la belle planète Toryome fut colonisée par des milliers d'êtres humains fuyant des mondes en guerre au cœur d'une autre galaxie. Ils la préférèrent à deux autres planètes qui allaient porter les noms d'Okaboka et de Tagoresse.

Ce furent la richesse de son immense océan et la douceur de son climat qui entérinèrent ce choix, en dépit des rares terres émergées. Peu à peu, les réfugiés établirent leurs lois et une haute qualité de vie, basées sur leur foi en la supériorité de l'homme sur la femme. Puis les gouvernements successifs renforcèrent la phallocratie, le sexisme et les injustices, poussant bien des femmes à fuir ce monde par tous les moyens possibles.

Trois planètes seulement étant viables dans la galaxie Orilonde, les plus chanceuses des fugitives s'installèrent sur Okaboka, qui acquit rapidement le surnom de « la Planète des Femmes ». Certaines étaient dotées de connaissances bien au-dessus de la moyenne car, par la force d'une admirable volonté, elles s'étaient instruites grâce au réseau informatique de Toryome, source de savoir accessible à tous les habitants.

Cependant, les technologies les plus avancées de leurs ancêtres s'étant perdues avec l'obsolescence des vaisseaux originels et la disparition des cerveaux les plus remarquables, ces gens n'avaient donc plus la faculté de quitter la galaxie Orilonde et avaient dû se résoudre à faire un choix entre Okaboka et Tagoresse. Okaboka était la plus éloignée de Toryome, dite « La Planète des Hommes ». Par ailleurs, des hommes les accompagnèrent dans leur exode, par conviction, par amour ou simplement pour garder les liens du sang. Ces premiers mâles d'Okaboka furent traités avec

respect avant que, peu à peu, la planète ne cultive un sexisme exacerbé, en réponse à celui de Toryome.

Au fil du temps, les femmes autrefois brimées peuplèrent et apprivoisèrent ce monde de terres et de mers intérieures aux ressources hélas limitées. Afin de ne pas risquer l'extinction de leur civilisation matriarcale, elles décidèrent de s'installer également sur la grande Tagoresse pour profiter de ses deux mers, tandis que les Toryons faisaient de même avec les terres de cette planète pleine de promesses. A l'instar de leurs rivaux toryons, les conquérantes okanes y établirent des colonies dans le but d'exploiter tout ce que la généreuse nature mettait à leur disposition. Puis, prenant conscience de la fragilité de leur société déséquilibrée, elles prirent l'habitude d'enlever des mâles pour les exploiter et assurer leur descendance.

Ne les prenant pas assez au sérieux, les hommes de Toryome consolidèrent néanmoins leur sécurité afin de stopper l'hémorragie des femmes. Les deux sociétés se renforcèrent et surtout devinrent autonomes, fermées et ennemies. Les migrations s'arrêtèrent avec cette consolidation des frontières. Okaboka et Toryome évoluèrent séparément tout en se surveillant grâce à leurs systèmes de satellites, plus efficaces que des espions qui parvenaient difficilement à traverser les divers barrages de protection de ces mondes paranoïaques.

Aujourd'hui, la puissante Okaboka est gouvernée par une reine, secondée par ses quatre filles dévouées. Agée de soixante-cinq ans, Bokalange 13 règne d'une main de fer sur son monde et cultive avec ferveur et conviction le culte de la femme toute puissante, source de vie et d'harmonie. Sa longue chevelure devenue argentée lui confère l'allure mystique et respectée d'une

idole, vénérée par tout un peuple avide de puissance et surtout de revanche.

Pourtant, quelques Okanes pensent qu'il serait temps de faire la paix avec les hommes afin de préparer un avenir radieux au lieu de courir au-devant d'un désastre semblable à celui que vécurent leurs ancêtres, les premiers colons d'Orilonde. Mais ces voix perdues dans l'immensité des terres okanes ont toutes les peines à se faire entendre, d'autant plus que ces pacifistes sont considérées comme des traîtresses à la puissante et fière nation d'Okaboka. Car le rêve de toute jeune fille n'est-il pas de faire honneur à sa patrie, sa reine et sa famille en accomplissant le destin qui lui a été choisi ?

En effet, les castes okanes sont une institution que personne n'osait contester jusqu'à ce jour, du moins aucune femme digne de ce nom. D'autant que la reine Bokalange 13 les a renforcées dès le début de son règne !

La plus puissante caste est celle des élites, c'est-à-dire la riche aristocratie, les cerveaux et les dirigeantes. Hormis les aristocrates qui tiennent leurs privilèges de la naissance, ces élues sont issues de tous les horizons et se distinguent grâce à leurs aptitudes intellectuelles exceptionnelles, qui les placent à des postes de commandement ou dans la science, la recherche et la technologie. Ce sont elles qui créent les lois et façonnent la société selon leurs convictions, toujours basées sur la suprématie féminine et sur l'instrumentalisation des hommes.

La caste des ouvrières rassemble tout ce qui fait vivre la planète : commerce, industrie, production agricole, artisanat, etc. Elles sont le moteur de la société, elles l'entretiennent au travers de leurs grandes et petites entreprises. C'est là qu'on trouve le plus

d'hommes, assujettis aux travaux les plus pénibles, qu'ils soient libres ou esclaves : leur plafond de verre professionnel est maintenu très bas par les élites afin qu'ils ne quittent jamais les sphères sociales les plus modestes. Pourtant, refusant ces destins sans espoir, certains hommes détruisent leur puce électronique d'identification située dans leur nuque et s'évadent pour devenir des rebelles. Ils sont alors désignés comme dangereux anarchistes ou terroristes par l'Etat, lequel les pourchasse sans relâche par le biais de l'armée... Les ouvrières font des enfants qu'elles élèvent souvent en se regroupant pour s'entraider, ou en utilisant des hommes dont le profil psychologique convient. En grandissant, ces enfants sont ensuite dirigés vers les castes correspondant le mieux à leurs aptitudes.

La caste de l'armée sélectionne les femmes les plus aptes à se battre, à manier des armes et à piloter des vaisseaux. Les guerrières okanes sont réputées dans toute la galaxie Orilonde pour leur courage, leur discipline et leur férocité. Leur chef suprême est la reine Bokalange 13, secondée par sa fille aînée la princesse et générale Ka-Zael. Entrer dans l'armée, c'est faire partie d'une grande famille qui prend soin de vous si vous lui donnez tout. L'armée entretenant ainsi ses ouailles presque toute leur vie, cela séduit un certain nombre de femmes isolées qui n'ont pas les compétences pour d'autres activités. Afin d'éviter des problèmes ingérables, les militaires sont toutes stérilisées. Mais elles sont libres d'avoir des relations sexuelles avec les partenaires de leur choix, hommes ou femmes, du moment qu'elles ne dérogent pas au sacro-saint règlement. En fin de carrière, les soldates qui n'ont pas ou peu monté en grade sont recyclées en employées administratives ou en cheftaines d'équipes de travailleurs mâles.



Enfin, la dernière caste est à part mais n'en est pas moins importante : c'est celle des reproductrices, autrement dit des femmes sélectionnées pour la qualité de leur patrimoine génétique. Elles sont destinées à accroître et améliorer la race. Après une enfance et une adolescence surveillées, lorsque ces jeunes filles deviennent aptes à enfanter, elles sont fécondées par des hommes triés sur le volet, ou bien elles se prêtent à une fécondation ex utero, mais la première solution demeure privilégiée pour des raisons basement financières. Celles qui refusent de se soumettre à leur destin sont envoyées dans des centres de redressement afin d'être remises sur le droit chemin, celui de leur devoir suprême : servir la nation. Ensuite, selon plusieurs critères dont celui de leur santé, les reproductrices font des enfants jusqu'à l'âge de quarante ans avec des partenaires âgés de vingt à trente-cinq ans. Les enfants mâles sont élevés dans des instituts destinés à leur offrir une éducation minimale et à leur apprendre un métier ; certains deviennent des reproducteurs. Les enfants femelles grandissent avec leur mère et leur cercle familial, parfois même avec un reproducteur qui endosse le rôle de père parce qu'il ne peut plus remplir son devoir. Ces filles sont ensuite dirigées vers les castes leur correspondant le mieux. Celles dotées des meilleurs gènes demeurent dans la famille pour devenir à leur tour des reproductrices tandis que les autres se destinent à diverses carrières. Parallèlement à leur mission de procréation, les reproductrices sont libres de travailler et de faire travailler des employés ; la plupart exploitent des propriétés agricoles, des commerces ou des petites entreprises.

Le point commun à toutes ces castes est, d'une part, la quasi impossibilité de les quitter et, d'autre part, l'illégalité du mariage. Contrairement à Toryome qui

autorise le mariage librement consenti, les femmes et les hommes d'Okaboka peuvent se fréquenter mais pas se marier, et ce depuis peu après la création de ce monde. Beaucoup vivent en union libre, en particulier dans les castes des élites et des ouvrières, mais les hommes n'ont aucun droit sur leur compagne ou leurs enfants. Tout au long de leur existence, ils sont des citoyens de second rang et subissent la suprématie des femmes.

Ainsi vont les lois d'Okaboka.

# CHAPITRE 1

**Planète Okaboka – Ville de Bagary,  
Jour 111.**

8H00.

Le réveil diffuse une musique mélodieuse destinée à ne pas traumatiser l'occupante de cette chambre de jeune fille. Fara Nalinott ouvre un œil, puis l'autre. Son esprit émerge des limbes. Une nouvelle journée commence, la dernière de son enfance parce que demain, elle aura vingt ans et sera donc majeure selon les lois d'Okaboka.

« Majeure... et obligée de... Non ! Pas moi ! Je ne suis pas faite pour ça, bon sang ! », songe-t-elle en repoussant le drap d'un geste sec.

De mauvaise humeur, Fara quitte son lit et se plante devant la plus grande fenêtre de la vaste pièce. Elle ne se lasse pas de la magnifique vue sur ce lac où elle s'est baignée tant de fois avec ses sœurs aînées. Hormis les deux chanceuses qui ont quitté la famille il y a des années pour travailler, ses autres sœurs sont deux fois mère pour l'une et enceinte jusqu'aux yeux pour l'autre.

Et elle, Fara, devra bientôt suivre leur exemple, parce que les lois de leur monde imposent aux jeunes femmes de sa caste de procréer ; c'est là leur rôle majeur pour contribuer au développement de leur glorieuse nation. Mais Fara ne se sent nullement l'âme d'une « pondeuse ». Elle est une guerrière, depuis toujours : combien de fois devra-t-elle le leur dire ?

La jeune fille se tourne vers les posters qui ornent les murs de son austère chambre, presque tous à l'effigie de trois des quatre princesses d'Okaboka. Trois femmes qui se sont fait un nom dans le métier des

armes. C'est bien là le rêve de la vaillante Fara Nalinott, c'est même son seul objectif.

Fille aînée de l'intimidante reine Bokalange la Treizième, la princesse et générale Ka-Zael est celle que Fara admire le plus : à trente-huit ans, cette mince mais solide femme d'un mètre quatre-vingt a largement fait ses preuves dans l'armée. EleK A et fin stratège, elle a maté la plus grande révolte des hommes survenue sous le long règne de sa mère il y a onze ans – Fara n'était alors qu'une enfant, mais déjà très attentive aux exploits des princesses guerrières ! Actuellement, Ka-Zael dirige avec brio des centaines de milliers de soldates.

Sa cadette de trois ans, la princesse Ka-Kim, officie elle aussi dans l'armée à un niveau moindre mais non moins méritoire ; cependant, son charisme est loin d'atteindre celui du reste de sa famille et sa trop grande discrétion lui porte souvent préjudice.

La troisième princesse, Ka-Sou, vient d'avoir trente ans en plus du titre de capitaine. Elle est placée sous l'autorité de Ka-Zael. Accessoirement, c'est la plus jolie des filles de Bokalange, mais pas coquette ou maniérée pour autant.

Enfin, la petite dernière, âgée de vingt-sept ans, a préféré faire carrière dans la politique : Ka-Nea appartient au cercle très fermé des conseillères de sa majesté. C'est également la seule à être de relativement petite taille, ce qui a pendant longtemps constitué un complexe chez elle, qu'elle a fini par vaincre grâce à son travail acharné et récompensé.

Fara n'a pas de poster d'elle car la politique ne l'attire pas ; elle n'en reconnaît pas moins la valeur de son travail, mais de loin... Elle admire aussi le lien très solide qui unit visiblement les quatre sœurs, tandis qu'elle-même se sent plutôt à l'écart dans sa propre famille, et tellement éloignée de ses sœurs et de sa mère. Son amour pour elles s'est effiloché au fil des

années tandis que se sont renforcés ses ambitions et ses rêves.

Vêtue seulement de son pyjama coupé aux genoux et aux coudes, elle se rend dans la cuisine et salue les domestiques des deux sexes. Ils lui retournent la politesse avec le sourire tout en continuant à s'activer dans cette belle pièce équipée des dernières nouveautés technologiques. Cette grande maison grise et dépourvue de fantaisie, amas de cubes et de fenêtres rectilignes, Fara y a vécu toute sa vie. C'est la demeure type d'une famille roturière et très aisée qui a la chance de s'épanouir dans une région souvent ensoleillée. Les maîtresses-femmes de la lignée Nalinott se la transmettent de génération en génération tout en y apportant des améliorations, bien plus fonctionnelles que décoratives.

La propriétaire actuelle, Gerda, est une femme de cinquante-trois ans que l'approche de la vieillesse désespère. Comme ses ascendantes et certaines de ses descendantes, elle appartient à la caste des reproductrices ; rôle qu'elle a toujours accompli avec une immense fierté, et que trois de ses cinq filles sont destinées à imiter.

Ces trente dernières années, les Nalinott ont dû se séparer plusieurs fois de garçons ; cela ne s'est jamais fait de gaieté de cœur car l'instinct maternel est plus fort que tout chez une mère. Mais les lois prévalent et les Nalinott les respectent à la lettre. Pour son plus grand malheur, Fara est née dans une telle famille alors que tous ses gènes lui crient qu'elle est faite pour devenir soldate ! Depuis l'enfance, elle apprend le maniement des armes, le combat au corps à corps, les stratégies et même les gammes de vaisseaux spatiaux alors que l'espace la terrorise. Tout cela la passionne tellement plus que l'idée saugrenue de voir son corps se déformer pour donner la vie. Conciliante, Gerda la laisse vivre ses caprices, sachant que le moment venu, Fara la

rebelle devra rentrer dans le rang. Tout comme ses sœurs Orane et Réa qui, heureusement, n'ont jamais opposé de réelle résistance à leur destin.

La bouche pincée, Fara prend le plateau repas préparé par un domestique et rejoint la grande terrasse carrelée et ocre qui donne sur les jardins et le lac. Quelle vue apaisante, à la fois verdoyante et odoriférante. Toutes ces plantes gorgées de soleil, et la rivière qui contourne une partie de la propriété pour aller serpenter entre les autres domaines, semblables au leur... La jeune fille n'en changerait pour rien au monde. Ou seulement pour une affectation de choix dans l'armée de la générale Ka-Zael !

Toujours de mauvaise humeur, elle prend place à la table en forme de U, face à un homme d'environ soixante ans qui savoure lui aussi son premier repas de la journée.

— Bonjour papa, bougonne la jeune fille.

— Bonjour, Fara. Alors, c'est bientôt le grand jour ?

— Ah ! Ne m'en parle pas ! Ca fait des mois que je réfléchis à un moyen d'y échapper !

Il sourit car il sait bien de quoi il retourne. Tout comme Gerda à qui il a un jour été présenté pour la féconder. Cette dernière fait partie de ces femmes qui ont si bien travaillé pour la nation qu'elles ont obtenu l'autorisation de garder le géniteur d'une de leurs filles. Temian n'est pas le père biologique de Fara mais celui de Réa.

Jadis, c'était un mâle beau et flamboyant, persuadé qu'un jour il obtiendrait sa liberté lorsque les Okanes prendraient enfin conscience que les hommes ont un rôle plus digne à jouer. Depuis, il s'est résigné à sa condition, d'autant que Gerda le traite bien. La maison Nalinott a bonne réputation, contrairement à beaucoup d'autres où ses semblables sont véritablement des esclaves. Temian a appris à se satisfaire de ce qu'il a : il aime Gerda, Gerda l'aime à sa façon, ils prennent

toujours plaisir à faire l'amour et à vivre ensemble – il est d'ailleurs son seul amour ! – et il peut voir sa fille grandir et devenir mère à son tour car elle a été fécondée il y a presque neuf mois par un inconnu sélectionné par l'Etat. C'est le sort qui attend Fara demain, sauf qu'elle n'en veut pas. Fara n'a rien d'une reproductrice en dehors de ses gènes supposés parfaits. Temian a hâte de voir comment les choses vont se passer pour cette petite dernière qu'il a vue grandir. Parce qu'il s'est attaché à cette enfant, il ne lui souhaite pas de vivre sous la contrainte, brimée par des gens qui décident de sa vie... comme lui le fut jadis. A moins d'un miracle, c'est pourtant le destin de la fière Fara. Gerda doit lui parler dans la journée pour s'assurer de sa bonne conduite demain.

— Tu n'y échapperas pas, répond Temian avec fatalisme. Chacun doit jouer son rôle.

— Je ne suis pas faite pour pondre des gosses ! Et je le leur prouverai !

— Comment ?

— J'ai ma petite idée, avoue-t-elle avec un sourire retors.

— Je te souhaite que ça marche.

— Merci, Temian. Ma mère a de la chance de t'avoir, tu sais. J'aurais aimé que tu sois mon père, avoue-t-elle, le sien ayant disparu après sa conception.

Il sourit, touché, car la redoutable benjamine de Gerda n'a pas le compliment facile. Néanmoins, c'est elle qui est la plus attentionnée des filles avec lui. Plus que sa propre enfant qui n'a qu'un discret mépris pour l'homme faible et brisé qu'il est devenu.

Son délicieux petit déjeuner avalé, Fara rapporte le plateau dans la cuisine et se rend dans sa salle de bains : curieusement, cette pièce est bien plus belle que sa chambre, tout y est étudié pour assurer confort et bien-être. Des carreaux vert pâle et rose clair entremêlés

de filaments dorés tapissent le sol, les murs et le plafond, formant un cocon lumineux aux couleurs apaisantes.

Fara se déshabille et observe sa silhouette dans le grand miroir : elle sait qu'elle est belle et très bien proportionnée. Son entraînement militaire, organisé depuis des années en fonction des informations dispensées par l'armée sur le réseau Okii, lui a permis d'acquérir une résistance peu commune et des muscles qui n'ont rien de disgracieux car ils sont longs et souples, harmonieux et fermes. Son opulente chevelure blonde coupée au-dessus des épaules forme un nuage cotonneux autour de son ravissant visage aux grands yeux de jade, lesquels ressortent de façon saisissante sur sa peau dorée par toute une vie au soleil. Oui, Fara est fière de son physique et de sa condition, et encore plus de sa détermination et de sa vocation. Ce corps forgé au fil des ans n'est pas fait pour enfanter mais pour défendre les valeurs d'Okaboka contre la tyrannie des hommes. L'orgueilleuse Toryome, ennemie pluriséculaire et source de tous les maux, comprendra un jour que les femmes ne doivent pas être sous-estimées !

Satisfaite de son examen, Fara ferme les yeux et se glisse sous la douche pour savourer ce moment de détente.

Trente minutes plus tard, la jeune fille se retrouve sur l'un des terrains du domaine, à l'arrière de la grande maison. Depuis des années, elle se l'est approprié et l'a aménagé pour ses exercices quotidiens. Elle débute par un peu de course à pied et des mouvements d'assouplissement. Elle enchaîne avec du tir à l'arme à feu munie d'un silencieux pour ne pas déranger ses proches ; elle n'est d'ailleurs pas mécontente de ses progrès en matière de précision et de rapidité. Des exercices très physiques à l'arme blanche



suivent. Ses exploits lui redonnent le sourire. Puis arrive Salzo, jeune jardinier résigné à son sort, son adversaire pour la pratique du combat au corps à corps. Fara ne le ménage pas, et bien qu'il soit plus fort qu'elle, il n'en reste pas moins dépourvu de toute technique. Il tente pourtant de se défendre, mais elle utilise des prises longuement étudiées sur des vidéos et envoie régulièrement au tapis le pauvre bougre qui n'est guère plus grand qu'elle.

— Salzo, je suis sûre que tu peux faire mieux !

— Mademoiselle, je ne veux pas risquer de vous faire mal, se plaint-il, craintif à l'idée d'être puni.

— Arrête de gémir et donne-toi à fond ! Essaie de m'envoyer par terre ! Allez ! Du nerf !

Galvanisé par le ton impérieux de la jeune fille, Salzo se ramasse et se concentre. Elle bouge avec vivacité et l'attaque la première pour le provoquer. Sa première prise échoue, mais la seconde vient à bout du malheureux : Salzo mange l'herbe rase une fois de plus, dépité et en même temps heureux de tous ces contacts physiques avec la belle Fara. Car quel homme ne serait pas émoustillé de fréquenter d'aussi près une si jolie fille, même en écopant de plaies et de bosses ? Fara n'est pas méchante ni sadique, elle est juste déterminée et pleine d'énergie, alors que lui n'est qu'un garçon asservi, sans avenir et sans rêves... Ses seuls moments de joie sont ceux où cette beauté blonde le touche. Mais il sait que cela va bientôt prendre fin car demain, si tout va bien, un homme viendra féconder la jeune fille. Et il se sent terriblement jaloux de ce maudit inconnu.

— Si j'ai la chance de devenir une EleK A ou B, je deviendrai une redoutable guerrière ! pérore-t-elle avec un grand sourire.

— Je vous le souhaite, mademoiselle. En même temps, je n'aimerais pas que vous utilisiez ce pouvoir sur moi.

— Ah, ne t'inquiète pas, Salzo. Je n'ai pas besoin d'être une EleK pour venir à bout de toi, dit-elle sans mépris.

Depuis le temps qu'on s'entraîne ensemble, tu devrais progresser. Tu n'apprends donc rien ?

— A quoi bon ? Mon rôle, c'est d'entretenir les jardins, pas de me battre.

— Quel fatalisme, soupire-t-elle. Je n'aime pas les gens qui partent battus d'avance. Regarde-moi : je ferai tout ce que je peux pour échapper à mon fichu destin. TOUT !

— Rêve pas, gamine ! lance une voix féminine dans son dos.

Fara se retourne et voit arriver Orane, sa sœur aînée. Celle-ci se dandine, accompagnée par ses filles de dix et sept ans, deux petites coquettes peureuses que Fara a beaucoup de mal à supporter. A leur âge, elle savait déjà tirer comme une soldate d'élite ! Ou presque. Or, ces lavettes geignardes ne pensent qu'à s'amuser à la poupée et à regarder leurs idoles de pacotille sur la télévidéo du salon.

— Demain, c'est le grand jour ! raille Orane. J'ai hâte de voir la tête de ton mâle. Les miens n'étaient pas très beaux, mais ils avaient...

— C'est bon, épargne-moi les détails, grommelle la benjamine. Demain, si un homme ose m'approcher, je le casse en deux et j'écrabouille son entrejambe !

— Ah ah ! Tu t'entraînes déjà chaque jour à massacrer ce pauvre Salzo. Mais je doute que le mâle qu'on t'a choisi soit aussi peu impressionnant que ton partenaire. Sans vouloir te faire de la peine, Salzo.

— Y'a pas de mal, mademoiselle Orane. Je sais que mes muscles ne font pas illusion.

Les sœurs ne l'écoutent pas : bien que l'aînée aime la petite dernière, elle n'en ressent pas moins de la jalousie à son égard et espère la voir plier à son tour sous la contrainte des lois d'Okaboka. Il est temps que Fara rentre dans le rang. Aujourd'hui est donc le dernier jour de son enfance, de son insouciance et de son arrogance.

Orane pose ses mains sur la tête de ses filles :  
— Ca ne te fait pas envie des adorables petits bouts de chou comme ça ?

La façon dont leur tante Fara les regarde pousse les adorables fillettes à lui tirer la langue. Elle leur rend la pareille et leur dit qu'à leur âge, elle était capable de tant d'exploits, ce qui indiffère totalement les gamines. Puis la mère de famille se retire avec sa progéniture pour aller se balader près de la rivière. Fara reprend son entraînement en compagnie du pauvre Salzo, qui tente vainement de lui résister.

En fin de matinée, Fara se déshabille et se glisse en sous-vêtements dans les eaux claires du lac. Elle prend grand plaisir à cette baignade qui conclut sa séance d'entraînement. Cet après-midi, elle étudiera, ce qui est nettement moins drôle. Dans son dos, Salzo le cabossé retourne à son travail, non sans un regard envieux en direction du lac et de la sirène qui s'y baigne. Oui, ces intermèdes valent décidément bien les bosses qu'il récolte quotidiennement. La venue demain du reproducteur va-t-elle changer quelque chose à cette routine ? Bien sûr que oui, car dans quelques mois, si tout va bien, Fara ne sera plus en état de se battre. Son joli ventre plat sera devenu rond.

Au terme du déjeuner en famille, souvent bruyant à cause des fillettes capricieuses car trop gâtées par leur entourage, Gerda convoque Fara sur la terrasse. La mère choisit de s'isoler pour éviter de parler de choses intimes devant ses trop jeunes petites-filles.

— Fara, ma chérie, tu es consciente de ce qui va se passer demain ?

— Si j'en suis consciente... Je n'en suis que TROP consciente, maman ! Mais comment toi et mes sœurs vous avez pu accepter de vous faire... toucher par des inconnus ?! C'est intolérable !

Fatiguée, la mère de famille soupire :

— On a déjà eu mille fois cette conversation. Je ne vais pas recommencer. Si ça t'ennuie, tu fermes les yeux et tu laisses faire. Tu ne vas pas en mourir. Tu pourrais même trouver ça agréable si ton reproducteur sait y faire.

— Maman..., grimace Fara, effarée.

Mais sa génitrice poursuit, impitoyable :

— Une fois que tu seras officiellement enceinte, tu pourras prendre tous les amants que tu veux, tant que ton état le permettra. Cependant, ton bébé devra avoir le patrimoine génétique du reproducteur qui te sera assigné. Tu comprends ça ?

— Je ne veux pas que ce sale type me touche !

— Vous aurez cinq jours pour faire ce qu'il faut, ça vous laissera le temps de vous connaître et de vous habituer l'un à l'autre. Fais-toi une raison, ma chérie, parce que tu ne peux pas y échapper. Et si tu fais ta mijaurée, le « sale type » aura le droit de te prendre par la force, et il reviendra autant de fois qu'il le faudra pour que tu sois enceinte. Alors autant faire les choses de la façon la plus consensuelle et la plus agréable possible. Tu ne crois pas ?

— Mais qu'est-ce que c'est que ces lois à la...

— Silence, Fara ! Qui crois-tu être pour remettre nos lois en question ?

Puis, se radoucissant, la mère enlace la fille et caresse ses cheveux :

— Je sais que c'est un mauvais moment à passer, mais c'est ainsi. Tu devras plier, comme toutes les autres filles de notre caste. Regarde tes sœurs, elles ne sont pas malheureuses.

— Je ne suis pas comme elles ! aboie Fara.

— Tu le deviendras, de gré ou de force. Crois-moi, ça ne sert à rien de résister. Tu sais, d'autres ont essayé avant toi et on les a brisées et reconditionnées.

## CHAPITRE 2

### Jour 112.

Aujourd'hui, Fara a vingt ans. Aujourd'hui, elle quitte le monde sans souci de l'enfance pour entrer de plain-pied dans celui des adultes. Et ce matin, au lieu de s'adonner avec passion à ses séances habituelles d'entraînement, Fara est conduite par sa mère dans une chambre au premier étage, celle réservée exclusivement aux fécondations organisées par l'Etat. La pièce est très agréable, le lit immense, les couleurs chaudes ; tout a été prévu pour le plaisir des sens. Par ailleurs, les fenêtres sont bordées de grilles infranchissables.

— C'est une cellule. Une foutue prison ! constate la jeune fille sur un ton lugubre.

— Fais attention à ton langage, la morigène sa mère.

— Tu parles d'un foutu anniversaire...

Gerda soupire et pousse sa fille plus avant dans la pièce carrée.

— Ton reproducteur va bientôt arriver. Tu l'attends ici sans discuter, compris ? Fais montre d'un peu de courage et de respect. L'honneur de notre famille est en jeu.

— L'honneur ?! Ah oui ? Il faut que j'accepte de me laisser violer pour perpétuer l'honneur des Nalinott ? Tu es sérieuse ?! Parce que c'est un viol qu'on veut m'imposer ! Et une foutue maternité forcée !

— Ce sont nos lois, répète inlassablement Gerda. Maintenant essaie de te détendre. Je te rappelle que tu as cinq jours pour t'habituer à ton partenaire. On se verra plus tard. Courage, ma chérie. Dis-toi que résister pourrait être bien pire que te soumettre aux lois de notre caste.

Elle se retire en verrouillant la porte. Fara serre les poings, prise d'une furieuse envie de réduire tout le mobilier en miettes, en commençant par ce lit qui la nargue avec ses ridicules draps rouges. Quel mauvais goût ! C'est du linge neuf, renouvelé à chaque utilisation. Sa mère lui avait demandé quelle couleur elle souhaitait, elle avait répondu qu'elle n'en avait strictement rien à faire.

« Pourquoi ne suis-je pas née ailleurs que dans une famille de reproductrices ? Si ça avait été le cas, mon destin aurait été décidé en fonction de mes capacités et non de mes gènes ! Et j'aurais pu devenir soldate. J'aurais accepté n'importe quoi plutôt que de faire des enfants dès l'âge de vingt ans ! Même Toryome aurait été préférable. Là-bas au moins, les femmes peuvent se marier et faire des gosses seulement si elles en ont envie... Que font-elles de ma jeunesse, celles qui ont décrété des lois aussi abominables et liberticides ? ».

La réponse, elle la connaît : sa beauté et la quasi perfection de son patrimoine génétique ont décidé de son avenir.

Un peu plus d'une heure s'écoule. Fara attend en ruminant sa colère, assise sur le bord d'une des deux fenêtres dont les rideaux orange sont ouverts. Elle porte un haut sans manches en fin tissu blanc, accompagné d'un pantalon beige adapté à son entraînement. Gerda lui avait conseillé une tenue plus sexy et du parfum, et puis avait vite renoncé devant son expression horrifiée.

Lorsque la porte s'ouvre, Fara tourne instinctivement la tête. Un homme entre. Il est grand, torse nu et glabre. Fara grimace, dégoûtée. Pourtant, cet inconnu est superbe, d'une beauté bien au-dessus de la moyenne. Sa peau est hâlée, ses muscles longs et souples. Ses cheveux châtain foncé et assez courts entourent un front haut et un visage aux traits

harmonieux et virils. Ses iris révèlent une couleur rarissime : violet clair.

Il semble détendu. Ce calme apparent accroît la rage de la promise qui pointe son index vers lui :

— Je te préviens : tu m’approches à moins d’un mètre et je te massacre ! annonce-t-elle d’une voix forte.

— Je m’appelle Merser, commence-t-il sans se laisser impressionner.

— J’en ai rien à foutre !

— Ta mère m’a avertie que ton langage pouvait laisser à désirer quand tu es sous le coup de l’émotion.

— Je t’interdis de me tutoyer !

— Vu ce qu’on doit faire ensemble, je me vois mal te vouvoyer, jolie Fara.

— TA GUEULE !

Le sourire horripilant du reproducteur agace fortement la jeune fille qui se lève et le contourne à grande distance, ses yeux lançant des éclairs :

— Je vais être claire : il est hors de question que je me fasse engrosser ! Et toi, comment peux-tu accepter de jouer un rôle aussi humiliant ?

— Comme si j’avais le choix, soupire-t-il en posant une main sur ses parties génitales.

De fait, elle sait bien qu’en cas de refus, il pourrait être, au pire, émasculé ou, au mieux, réduit à l’état d’objet sexuel dans un établissement de plaisirs. Mieux vaut obéir aux Okanes du programme de fécondation.

— Tu es okan ou toryon ?

— Ni l’un ni l’autre. Je suis tagoran.

Posté devant la porte, Il ne bouge pas parce que qu’elle est plus que rétive. Sa mère ne lui a pas menti, Fara est viscéralement opposée à sa fécondation. Lui-même n’approuve pas non plus cette stupide loi, tout comme il déteste les Okanes, ennemies de son sexe, mais il n’a aucun moyen d’y échapper. Alors d’ici cinq jours, il fera ce qui doit être fait, que cette jolie blonde

l'accepte ou pas. Mais, n'étant pas une brute par nature, il préfère utiliser d'abord la persuasion et la séduction.

— Je vivais depuis pas mal d'années en marge des villes avec tout un groupe d'hommes et de femmes, on n'était pas loin de cent, ajoute Merser.

— Des Parias ?

— Oui, sauf que nous, on n'attaquait personne, on se débrouillait pour vivre en cultivant, en élevant du bétail, en donnant dans l'artisanat et en faisant du troc. Mais des Okanes sont venues, elles ont tué ceux qu'elles jugeaient inutiles et ont capturé les autres. Je suis arrivé sur Okaboka il y a dix jours. On m'a fait subir toute une batterie d'examens pour évaluer ma santé et mes gènes, dont certains étaient très humiliants. J'ai eu des envies de meurtre.

— Et on a fait de toi un reproducteur, conclut-elle froidement.

— Eh oui. Et crois bien que j'aurais préféré éviter ça. C'est un rôle particulièrement humiliant.

— Je suis la première que tu dois...

Dégoûtée, elle ne peut terminer sa phrase.

— Ouais. La première d'une longue série, j'imagine. Je vais me retrouver père d'une flopée de gosses alors que j'ai rien demandé, maugrée-t-il.

— Ce n'est pas toi qui devras faire la partie la plus pénible du travail ! grogne-t-elle, en gardant toujours ses distances.

— Certes... mais ça n'en reste pas moins dévalorisant. Je suis un homme, pas une machine !

Comme elle ne dit rien, il poursuit en s'approchant :

— Fara, on n'a pas le choix et tu le sais. Alors autant faire ce qu'il faut pour...

Elle ne le laisse pas terminer car son pied droit se lève et vient frapper le torse de l'homme, avec assez de force pour l'envoyer au sol. Merser pousse un cri, plus



de surprise que de douleur. Elle montre ses poings serrés et ses dents blanches :

— Je t'ai dit de garder tes distances ! Et je t'ai dit aussi qu'il est hors de question que tu m'engrosses ! Compris ?

Il se redresse en position assise et l'attrape avec vivacité par une jambe. Elle tente de se dégager, il la fait basculer en lui évitant de se faire mal. Fara l'invective vertement et se débat. Contre toute attente, elle parvient à le faire souffrir avec quelques coups bien placés ; Merser ne s'attendait pas à une telle résistance ! Il la relâche. Hargneuse, elle se lève et essaie de le frapper à nouveau. Il se protège au mieux et se remet à son tour sur pieds pour aussitôt reculer en massant son torse endolori :

— Putain, mais t'es une vraie brute !

— Je t'avais averti !

— Tu n'en as pas l'air comme ça mais tu es costaude !

— Je m'entraîne depuis l'enfance !

— Tu t'entraînes à quoi ? A casser des hommes ?

— Je veux devenir soldate, pas mère !

— Je vois. Mais d'autres ont décidé pour toi... Quand on y pense, c'est quand même mieux de donner la vie que la mort, non ?

— Parle pour toi ! Ce n'est pas toi qui vas enfler de partout et hurler en mettant un gosse au monde et vieillir de dix ans en peu de temps !

Il ricane :

— Dis donc, t'as vraiment pas la fibre maternelle, toi.

— Non, pas du tout, je ferais une très mauvaise mère, mais tout le monde s'en fiche !

— Et, au passage, y'a longtemps que les femmes ne hurlent plus en mettant des gosses au monde, du moins pas dans les sociétés civilisées. On a élaboré des procédures de...

— Inutile de chipoter !

Il soupire, comprenant que cinq jours ne seront sans doute pas suffisants pour dompter cette furie. Sa première mission de reproducteur n'a décidément rien de facile. Le seul point positif, c'est que Fara est très belle. Pourtant, il aurait nettement préféré une fille quelconque mais facile à séduire. Après cette première mission, il devra à tout prix trouver un moyen de revenir sur Tagoresse, car passer le reste de sa jeunesse à féconder des femmes tuera son humanité et fera de lui un animal.

Le visage crispé, Fara revient s'asseoir sur le bord de sa fenêtre tout en gardant Merser à l'œil. Il s'allonge sur le grand lit dont il apprécie le confort avec un sourire de plaisir. Elle est presque face à lui.

— J'ai vingt-six ans, dit-il.

— Et alors ?

— Mes parents étaient instruits. Ce sont eux qui m'ont enseigné en grande partie. Ils sont morts il y a quatre ans lorsque notre communauté a été attaquée par des pillards.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Pour que tu apprennes un peu à me connaître.

— J'en ai strictement rien à faire de toi et de ta vie, gronde-t-elle.

— J'ai compris, mais tu peux toujours m'écouter, non ? propose-t-il sur un ton patient.

— Si ça t'amuse de gaspiller ta salive, fais comme tu veux, du moment que tu restes loin de moi.

Satisfait, Merser poursuit :

— Ma mère était une condamnée de Toryome.

— Ah ? ne peut-elle s'empêcher de relever. Condamnée pour quelle raison ?

— Elle a participé à un complot contre des politiques. Un complot qui a échoué. Mais ma pauvre mère a payé pour ceux qui ne se sont pas fait prendre. Elle a été condamnée à quinze ans et a travaillé dur dans une ville-chantier de Tagoresse. Elle les a faits et ensuite elle

a décidé de rester parce qu'elle avait rencontré mon père, un EleK C né sur Tagoresse. De toute façon, sur Toryome, sa famille ne voulait plus d'elle, elle était devenue la honte de son quartier.

— La honte ? Alors qu'elle s'était élevée contre l'oppression masculine et politique ? s'insurge Fara.

— Tout le monde ne voyait pas ça comme toi. Toujours est-il que ma mère est tombée amoureuse de cet homme. Eh oui, y'a des femmes à qui ça arrive... Et elle a même fait un bébé avec lui !

— C'est ça, fous-toi de moi...

Il rit doucement, fier de sa touche d'humour, avant de poursuivre :

— Mes parents se sont installés dans une grande ville, ils ont travaillé pour le bien de la communauté. Mon père était mécanicien, il savait tout réparer, ou presque, il avait commencé à m'apprendre pas mal de choses. Ma mère s'occupait de moi et donnait des cours à l'école, car elle était instruite.

— Et j'imagine que ça a dégénéré ? demande son auditrice qui se laisse prendre malgré elle par cette histoire.

— Oui. A cause d'une femme. Une femme amoureuse de mon père. Cette dingue leur a pourri la vie. Ma mère a fini par se battre avec elle et la blesser gravement. Pas de chance, cette maudite femme était apparentée à des gens en vue dans la ville. Alors mes parents ont dû fuir très vite pour éviter des représailles. J'étais un gosse, j'avais treize ans. On a voyagé très longtemps et on a trouvé refuge dans un camp de Parias, aussi loin que possible de la ville. Ils nous ont bien accueillis. Ceux qui disent que ces exclus sont tous des sauvages se trompent. Certains sont des monstres, c'est vrai, on l'a bien compris, mais d'autres ne demandent qu'à vivre en paix, en marge du système.

— J'en ai entendu parler aussi. Je sais que l'armée s'approvisionne en esclaves chez les Parias.

— J'en suis la preuve vivante, confirme Merser, une main posée sur son estomac.

— Et les autres Parias, tu sais ce qu'ils sont devenus ?

— Non, mais je peux l'imaginer, et toi aussi.

Elle hoche la tête et se tourne vers la vue à travers la fenêtre. Des ouvriers travaillent dans le jardin et près du lac. Elle aperçoit sa sœur enceinte qui se repose dans une chaise longue, à deux doigts d'accoucher d'un marmot braillard qui les réveillera toutes les heures...

— Et toi, tu veux me raconter ta vie ? propose Merser.

— Certainement pas.

— Tu veux devenir soldate. Qu'est-ce qui te plaît dans ce genre de carrière ? Le fait de tuer ?

Elle hésite puis répond car l'envie de partager son sentiment la tenaille :

— Non. Etre soldate, c'est être forte et avoir autour de soi des gens sur lesquels tu peux compter.

— C'est déjà le cas : tu es forte, et tu as une famille sur qui compter. Ta mère a l'air de beaucoup tenir à toi... et de te passer tes caprices aussi.

— Je ne suis pas quelqu'un de capricieux, assène-t-elle sèchement. J'ai des idéaux, c'est différent.

— Si tu le dis... Moi, ça ne me dérange pas de rester cinq jours à me reposer dans cette belle chambre. Mais à la fin, s'il faut employer la force pour te...

— Ta gueule ! Pas un mot de plus ! dit-elle en se relevant.

Enervée, elle s'isole dans la belle salle de bains jusqu'à l'heure du déjeuner.

Merser prend son repas en compagnie des employés et des esclaves de la maison. On lui a prêté une chemise pour l'occasion. Les autres le regardent mais personne n'ose le questionner. Et lui ne cherche pas à faire la conversation, trop mal à l'aise à cause de

son rôle très particulier. Il note cependant les regards mauvais de certains hommes et devine leur jalousie.

A l'heure de revenir dans la chambre, Orane l'intercepte :

— Comment ça se passe avec mon adorable petite sœur ?

— A votre avis ?

— Je vois que vous êtes toujours entier, donc ça ne se passe pas si mal, raille-t-elle.

— Fara n'est pas faite pour devenir mère, du moins pas aussi jeune. Vous en êtes consciente, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, mais ce n'est pas nous qui faisons les lois... Bonne chance ! ajoute-t-elle en ricanant.

L'après-midi, Fara récupère le lit et s'y allonge pour tenter de se détendre, intimant à Merser de rester loin d'elle sous peine de recevoir des coups. Il obéit et continue de lui parler de sa vie. Elle écoute ses anecdotes parce que la voix de ce mâle est agréable, il parle bien, il a du vocabulaire. Elle aurait pu tomber sur un parfait crétin, comme celui qui a fécondé l'une de ses voisines. D'ailleurs, comment les femmes chargées du programme de fécondation osent-elles sélectionner des demeurés ?

La nuit venue, Fara fait sa toilette et se couche. Sa mère n'est nullement étonnée qu'elle ne se soit pas encore soumise à son devoir de procréatrice. Dans tous les cas, le cinquième jour, sa rebelle de fille devra céder, de gré ou de force. Et Merser, quelles que soient ses convictions, ne prendra pas le risque de subir un traitement infâmant.

Vers 21H30, Fara décrète que le jeune homme doit dormir sur le sol, loin du lit.

— Avise-toi de me rejoindre et de profiter de mon sommeil, et je t'émasculerai, compris ?

— Ne t'inquiète pas, je n'en suis pas encore réduit à prendre une femme dans son sommeil.

Elle lui adresse un ultime regard noir avant de s'allonger en lui tournant le dos.

— Dis, tu as deux oreillers. Tu pourrais m'en laisser un, si ce n'est pas trop demander ?

Elle se redresse et lui envoie l'oreiller sans ménagement, qu'il attrape et pose sur le plancher. Il teste la posture horizontale, grommelle et se relève :

— Et... euh... on peut envisager que tu me laisses dormir dans ce TRES GRAND lit si je te donne ma parole d'honneur de ne pas te toucher ? Ce sol est vraiment dur...

— Même pas en rêve !!

— T'es vraiment une brute !

— T'as pas idée !

Vers 23H00, tandis que Fara a enfin réussi à s'endormir, Merser se lève et se glisse tout en douceur dans le lit, le plus près possible du bord, en priant pour avoir toujours ses mâles attributs au réveil...

à suivre...